

Lucienne Cornet Nomadisme et rêverie

Philippe Langlois

La conquête de l'espace
The Conquest of Space
Numéro 65, automne 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/9098ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)
1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Langlois, P. (2003). Compte rendu de [Lucienne Cornet : nomadisme et rêverie].
Espace Sculpture, (65), 40–40.

Nomadisme et rêverie

PHILIPPE LANGLOIS

Lorsque nous entrons dans la salle où Lucienne Cornet expose ses quatre dernières sculptures, c'est paisible. Quelque chose de bienvenu somme toute, en ce sanglant mois de mars 2003. Bien sûr, le propos n'est en rien lié à la guerre, et c'est précisément ce qui le rend doux comme la sérénité du retranchement. Mais en plus de la paix, ça sent ici la magie. Quelque chose d'enfantin, de bienveillant, de féérique.

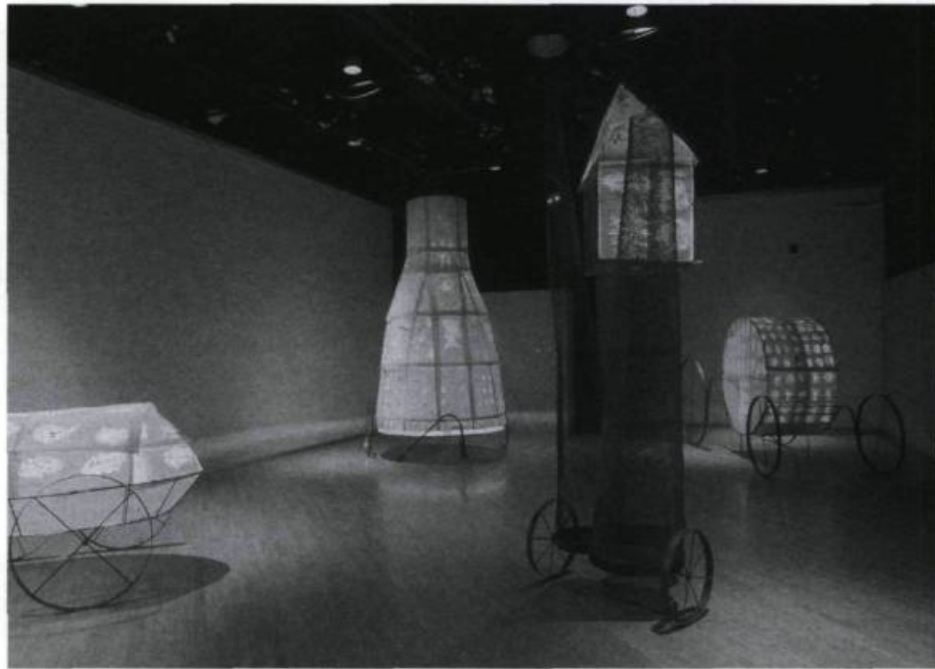
On réouvre l'écrin de nos précieux souvenirs, on revit la mouvance d'instantanés fétiches de notre mémoire : liberté et errance de l'enfance, puissance foudroyante des grands amours, voyages décisifs de notre vie. On se retrouve aussi devant une mort pensée dans les mêmes termes paisibles que les autres épisodes de la vie. C'est ça : le lieu veut recentrer le visiteur sur son histoire personnelle et l'inviter « à la contemplation, au retour sur soi, à la réflexion sur la vie et sur l'au-delà¹ ».

Ce qui est mis en scène avec ces quatre sculptures poétiques, c'est l'univers de l'intériorité et de la mémoire, de l'enfance à la mort. Et la poésie est un récit. Lucienne Cornet place ce récit sous le signe du nomadisme. Il s'agit en fait de quatre habitacles sur roues. Leur armature est de fer et leur couverture, de papier Arches bouloigné. Sur ces feuilles, de la cire trace des évocations de signes qui sont ordonnés comme les lettres le seraient sur un texte. Une lumière provenant de l'intérieur de la voiture perchée perce, à travers la cire, avec plus d'intensité et moins de rugosité qu'elle ne le fait à travers le papier nu. Suggérant l'inscription d'un texte sur un support fragile et sur fond d'une secrète lueur, le papier et la cire fonctionnent un peu comme le journal intime d'un voyageur. Les pièces sont intitulées *Chariot I, II, III et IV*, titres qui renvoient à l'univers laborieux des paysans et au transport de fardeaux. « J'aime le mot, explique l'artiste. Chariot de nomade transportant toute la mémoire ancestrale. J'ai exploré

les formes de véhicules à travers l'histoire de l'humanité. Des principes de structures m'ont suggéré des rythmes de lignes dessinées dans l'espace sur lesquelles se sont installés des volumes². »

Pourtant, plusieurs éléments des sculptures nous renvoient plutôt à l'univers intimiste et luxueux des carrosses dans lesquels voyageaient les aristocrates personnages de notre enfance : leur cachet ancien, les volumes des voitures et les lignes dessinées par leurs grandes roues de fer (particulièrement le *Chariot IV – la chambre des amants*, tout en rondeur, qu'on croirait sorti d'une citrouille), le soin particulier mis sur le décoratif et enfin les motifs tracés en relief par la cire, qui évoquent les vieilles tapisseries brodées. Les carrosses sont munis d'une poignée par laquelle on les tire (ou les pousse), une invitation à faire intervenir la main (mais aussi le pied, c'est-à-dire la lenteur du cheminement) qui confirme l'esprit anthropomorphique des pièces. En imaginant une personne tirer un de ces *Chariots*, on pense à l'escargot, animal emblématique du nomadisme. Et cette pensée nous rappelle *Mémoire Vive*, une sculpture extérieure réalisée par l'artiste en 1996 et qui, dans un esprit poétique et flâneur, posait, non loin du fleuve, un banc devant un grand colimaçon. Ici, comme dans cette œuvre antérieure, est mise en scène une poétique de la vie humaine et de son « poids de mémoire³ », traitée du point de vue de l'intériorité, laquelle est toujours à la fois familière pour l'un et secrète pour l'autre. À ce titre, Lucienne Cornet vient réaffirmer avec une délicate efficacité que la vie, l'intériorité et la demeure se pensent ensemble.

En annonçant son exposition sous le titre *Nomade*, Lucienne Cornet choisit un thème dont le pouvoir métaphorique pour comprendre la vie humaine est reconnu depuis très longtemps. Des « Barbares » de l'Antiquité aux Gitans des Temps Modernes, les nomades ont marqué l'imaginaire culturel occidental. On pensera à une histoire littéraire qui remonte



aussi loin que l'*Odyssée* d'Homère. On pensera aussi à l'approche qu'entretient notre culture du nomadisme, à savoir l'exotisme, ce plat frisson ajouté à de la complaisance. Une attitude dans laquelle se répondent, sur plusieurs siècles, le *Promeneur Solitaire* visitant les contrées rustiques et les gens simples mais bons, et rêdigeant ses *Rêveries*, et le fantasme qui consiste à passer toute sa vie à rouler seul dans un SUV (Sport Utility Vehicle) sur les sommets désertiques du monde. On pensera de plus, en énonçant le thème du nomadisme, à la valorisation inédite de la vitesse et de la mobilité par l'époque télécommunicationnelle, ainsi qu'à l'élévation par des penseurs contemporains du nomadisme à un principe de résistance politique⁴. Finalement et surtout, on pensera que, concrètement, les « nomades » d'aujourd'hui sont des masses de réfugiés humanitaires ou climatiques ainsi que, dans toutes les villes du monde, des milliers d'itinérants, au regard desquels l'approche *exotique* du nomadisme reluit dans toute son indécence.

Si on attendait du titre de l'exposition une démarche critique sur une de ces questions, on aura été déçu. C'est que celle-ci exige d'abord un goût pour le jeu et le

plaisir, et ne travaille pas à interroger l'image contemporaine du nomadisme mais, en s'appuyant sur celle-ci, à nous reconduire vers une « réflexion sur l'au-delà » et sur « notre accès véritable aux mondes les plus enfouis⁵ ». L'idée de présenter la vie humaine, sa fragilité, son intériorité, sous le signe du cheminement nomade reposait sur ce choix, à savoir exploiter la figure du nomade sans pour autant la critiquer. ←

Lucienne Cornet
Nomade. Sculptures fragiles
Maison de la Culture
Plateau Mont-Royal, Montréal

NOTES

1. Feuillelet accompagnant l'exposition.
2. Correspondance avec Lucienne Cornet, 12 avril 2003.
3. Feuillelet accompagnant l'exposition.
4. D'abord par Gilles Deleuze et Félix Guattari, dans *Capitalisme et schizophrénie II. Mille Plateaux*, Paris, Minuit, 1980, dont on lira le « traité de nomadologie » (chapitre 12) ; plus récemment par Michael Hardt et Toni Negri, dans *Empire*, Paris, Exils, 2000, qui se revendiquent des premiers.
5. Feuillelet accompagnant l'exposition.

LUCIENNE CORNET,
Nomade. Sculptures fragiles, 2003.
Vue d'ensemble de l'exposition. Quatre chariots (structures de métal recouvertes de feuilles de papier Arches sur lesquelles figurent des signes tracés à la cire), lumière.
Photo : Guy L'Heureux.